

« Le seigneur des anneaux »

Danielle Salvail

Numéro 38, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28208ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Salvail, D. (1986). Compte rendu de [« Le seigneur des anneaux »]. *Jeu*, (38), 240–243.

«le seigneur des anneaux»

D'après le roman de J.R.R. Tolkien. Adaptation: Claire Ranger, Jacques Trudeau, André Viens et Pierre Voyer; mise en scène: André Viens; conception visuelle: Michel Demers; musique: Jean Sauvageau et Robert Séguin; direction musicale: Jean Sauvageau; dialogues et paroles des chansons: Pierre Voyer; éclairages: Michel Beaulieu; régie: Guy Primeau. Marionnettistes: Christiane Berthiaume, Diane Blanchette, Raymond Carpentier, Louise Dion, Louis Gagné, Manon Gagnon, Sylvain Gagnon, Luc Labarre, Alain Lavallée, Denise Leprohon, Diane Pilon et Jacques Trudeau. Voix: Catherine Bégin, Jean-Pierre Bergeron, Diane Blanchette, Yvon Bouchard, Louis De Santis, Edgar Fruitier, Hubert Gagnon, Benoît Girard, Paul Hébert, Albert Millaire, Jean-Louis Millette, Jean-Louis Paris, Gilles Pelletier, Pascal Rollin, Marcel Sabourin, François Tassé, Jacques Thériault et Jacques Trudeau. Chanteuse: Louise Forestier. Production du Théâtre Sans Fil, en collaboration avec la Nouvelle Compagnie Théâtrale et le Centre National des Arts, présentée au Théâtre Denis-Pelletier, du 24 octobre au 30 novembre 1985 et en prolongation jusqu'au 5 janvier 1986.

le piège des effets spéciaux

Le programme nous en informe: *le Seigneur des anneaux* de J.R.R. Tolkien est une oeuvre-clé, parce qu'originale et renouvelée, de la littérature fantastique, à l'importance et à l'influence considérables. Cette oeuvre-culte est aussi matériellement imposante: 1 800 pages. On les a résumées en deux heures et demie de spectacle étourdissant, au prix de quelques sacrifices narratifs significatifs quant à l'aspect de l'adaptation qu'on a privilégié: celui dit *spectaculaire*. Le texte de Tolkien est réduit à un canevas (prétexte), consistant en une suite d'événements (scènes) entrecoupés de chorégraphies d'effets visuels impressionnants à force de musiques, de bruits et de lumières¹

qui semblent avoir pour fonction de paralyser le spectateur. Ce dernier, en effet, n'a pas le choix: il subit l'explosion d'une imagination débridée dans les moyens et les effets scéniques mis en oeuvre, pour ne pas dire en scène. Le merveilleux, la fantaisie et le fantastique, appropriés au média qu'utilise le T.S.F.², semblent, dans cette production, ne pouvoir être rendus que par des moyens scéniques sophistiqués et surtout imposants. La tension dramatique est davantage assurée par ces moyens que par la marionnette ou le texte (qui devrait pourtant être le premier fondement de l'adaptation d'une oeuvre littéraire). Tous les aspects ont bien sûr leur importance dans une telle adaptation, et en particulier dans ce genre de théâtre, mais ici, les techniques visant à supporter le média premier et la narration, en ajoutant ou en s'intégrant de façon équilibrée à ce qu'ils cherchent à signifier, viennent plutôt les écraser.

Les marionnettes géantes, superbement conçues et confectionnées, sont réduites à des pantins aux gestes répétitifs et limités par rapport à leurs possibilités réelles³ (il y a pourtant Langue de Serpent, sorte de valet du méchant Saroumane, qui bouge sans cesse, mais c'est surtout parce qu'il se fait constamment lancer de part et d'autre de la scène par son violent maître, et Gollum, être étrange des ténèbres, qui s'amuse à disparaître et à réapparaître une ou deux lieues plus loin (ou plus haut, ou plus bas) par des passages que lui seul connaît, et qui est peut-être

1. Par exemple cette scène dans laquelle un des oiseaux géants qui survolent l'aire de jeu fonce en direction du public avant de s'envoler et finir suspendu par le fil (!) au plafond, rappel affadi d'une scène du *Hobbit*, présenté par le T.S.F. en 1979, dans laquelle un dragon occupait toute la largeur de la scène et, dans son envol, fonçait vers les spectateurs avant de disparaître.

2. Sur le *Hobbit*: «Le projet est ambitieux mais la magie du livre s'apparente si bien au média qu'[André Viens] exploite [...]». *En Scène!*, la Nouvelle Compagnie Théâtrale, octobre 1985, vol. 4, n°1, p. 16-17.

3. Cette remarque ne vise pas la manipulation des marionnettes, impeccable, mais la mise en scène.



Les deux tours s'affrontent, dans une ultime et décisive attaque. *Le Seigneur des anneaux*, du T.S.F. Photo: Luc Beaulieu.

le personnage le plus intéressant sur le plan dramatique). Ces marionnettes — par moments sous-utilisées au point qu'elles ne suffisent plus à maintenir une tension dramatique minimale sans le support technique imposant qu'on a privilégié à leurs dépens — sont mêlées à des personnages interprétés — *habités* — par des manipulateurs, à la gestuelle mécanique parce qu'aucunement projetée (probablement parce qu'on leur a dit que les effets scéniques seraient amplement suffisants). Finalement, elles sont affublées de voix préenregistrées qui franchissent mal la distance entre la plate technique et l'expérience directe de la scène (et des marionnettes sur cette scène⁴) et qui s'accordent aux personnages parfois avec bonheur (c'est le cas de Gollum, encore, de Langue de Serpent, de l'Ent), parfois pas (non parce que le texte est mal récité par les comédiens, au contraire, mais parce

qu'il est justement récité). On n'a pas pensé que la composition des personnages passait aussi dans la voix qu'on leur donnait ou, quand on y a pensé, c'était pour tomber dans les clichés de la caractérisation (le méchant à la voix de tonnerre — déjà suffisamment présent dans les effets sonores —, les chouettes petits hobbits s'exclamant inlassablement).

4. «Car c'est un art raffiné que celui de marionnettiste. Effacé derrière sa marionnette, c'est lui qui lui insuffle vie. Elle est le lien entre lui et le spectateur. Elle pourrait être barrière, elle est véhicule. Celui des émotions. Comme si l'humain avait quelquefois besoin de projeter sur un objet toute la gamme des émotions pour mieux les saisir, les comprendre et s'en émouvoir... autrement, par le fantastique, la fantaisie.» Louise St-Pierre, «Une réception depuis longtemps attendue», *En scène!* op. cit., p. 19.

Les marionnettes et les marionnettistes du T.S.F. sont assurément aptes à répondre à ces ambitions; il aurait peut-être fallu, dans cette production, leur en donner l'occasion, en les intégrant dans une conception scénique, visuelle et sonore, moins imposante, moins massive, mais tout aussi efficace.



L'oeuvre de Tolkien, elle, est réduite à sa trame événementielle, anecdotique — qui n'est pas *fondamentalement* différente de celles d'autres oeuvres fantastiques (une quête, dans un monde *créé*, donné pour réel, indépendant, avec ses propres structures géographiques, sociales, etc.). De cette façon, l'adaptation du T.S.F., sur le plan du texte, évacue tout ce qui faisait l'originalité et l'intérêt de l'oeuvre — ses apports et influences philologiques et historiques, la maîtrise, le renouvellement et le croisement heureux des genres, la création magistrale d'un univers riche et complexe. C'est l'effet *Dune* — écart d'incompréhension et d'absurdité entre l'oeuvre et son adaptation, cinématographique ou autre, noyée sous les *moyens* — ; et ceux qui appréhendent les oeuvres par ces adaptations schématiques se demandent en quoi elles ont pu influencer fortement une génération ou deux (ils le savent parce qu'on le leur a dit dans le programme, heureusement), et se doutent par là qu'il doit manquer « quelque chose » à l'adaptation qui rendrait compte de l'oeuvre originale ou en ferait saisir l'impact, qui rejoindrait l'essence de cette oeuvre, impossible à rendre de façon exclusivement technique, aussi admirable et maîtrisée soit-elle, comme c'est le cas ici.

Car ce *Seigneur des Anneaux* est une réussite formelle incontestable. Le budget important⁵ de la production a permis aux techniciens, aux concepteurs et aux musiciens de s'en donner à coeur joie, ce qu'on ne peut pas vraiment leur reprocher : leur adresse et leur imagination s'inspirant intelligemment d'une même source — le fantastique, le poétique et le féérique recélés par l'univers de Tolkien —, usant des technologies de la scène de façon peut-être un peu compulsive, mais sans toutefois tomber dans les outrances du *gadget*

(sinon dans l'emploi d'un « système de son » jouant *trop* fort, assurant ainsi à certaines scènes une force, un impact irrévocable...). Seulement, la fascination exercée par l'oeuvre de Tolkien résidait dans une utilisation renouvelée et réfléchie des genres qui ne s'embarrassait pas de tous leurs lieux communs et surfaces accessoires. L'adaptation du T.S.F. aurait pu, en cela, suivre l'exemple de Tolkien. Bien sûr, adapter cette oeuvre majeure et complexe comportait des difficultés immenses ; on peut blâmer le T.S.F. non d'avoir pris ce risque, mais, à l'intérieur de celui-ci, de s'être rabattu sur l'aspect visuel censé racheter la pauvreté textuelle et fondamentale de l'adaptation. La forme, dans ce théâtre, est primordiale mais, par cela même, elle est aussi un piège dans lequel la compagnie est tombée, dépassée par une ambition écrasante cristallisée dans une manifestation scénique — et non théâtrale — magnifique, efficace comme un jeu électronique, soulevant l'enthousiasme légitime des jeunes spectateurs de la N.C.T., qui ne sont ni dupés, ni manipulés, mais qui savent tout simplement reconnaître la qualité du système d'éclairage et le savoir-faire des magiciens de la scène. (Il s'agit maintenant de les prévenir que le théâtre n'est pas uniquement accumulation d'effets scéniques, sans quoi ils vont tomber de trop haut à leur prochaine visite au Théâtre Denise-Pelletier.) Le T.S.F. a un potentiel étonnant et suffisant pour s'aventurer plus profondément dans le fantastique plutôt que de se contenter de rester à la surface de ses effets spéciaux. Ces merveilleuses marionnettes sans fil n'ont nul besoin d'aussi grosses ficelles ; il ne leur manque qu'un discours, et d'être réintégrées dans un espace pillé par la technologie et les budgets, écrasants.

danielle salvail

5. *Le Seigneur des anneaux* est une coproduction du T.S.F., de la Nouvelle Compagnie Théâtrale et du Centre National des Arts, rappelons-le.